

BARREAU DE TOULOUSE

Séance solennelle d'ouverture de la Conférence du Stage

17 Décembre 1966



DISCOURS


de M. le Bâtonnier Maurice DUBY



MONTESQUIEU ET LA NATURE DES CHOSES

par M^e Louis MONTAMAT

Lauréat de la Conférence du Stage — Prix Ebelot



Imprimerie spéciale de la GAZETTE DES TRIBUNAUX DU MIDI
28, allée Jean-Jaurès
TOULOUSE

1967

DISCOURS

de M. le Bâtonnier Maurice DUBY

MONSIEUR LE PREMIER PRÉSIDENT (1),
MONSIEUR LE PROCUREUR GÉNÉRAL (2),
MESDAMES, MESSIEURS,
MES CHERS CONFRÈRES,

Les traditionnalistes les plus déterminés ne répugnent pas toujours à bousculer les traditions.

Déjà en 1934, le bâtonnier Arnal, renaclant devant ce discours de bâtonnat, épreuve redoutable qu'une excessive bienveillance impose à notre gratitude écrasée, relevait malicieusement que, si le « nous » est haïssable, c'est de lui qu'il faut toujours parler, cependant, en pareille occurrence.

En sorte que ceux dont le destin est de se trouver ici réunis les jours de rentrée solennelle sont condamnés à réentendre, sous diverses moutures souvent fort habiles ou élégantes (et c'est un motif supplémentaire de découragement pour le dernier né à cette exigeante tribune) des considérations, par essence invariables, sur notre famille professionnelle et des conseils infatigablement réitérés à nos jeunes stagiaires, ces renforts de demain.

Se risquera-t-on à suggérer que ce « nous », justement tenu pour abusif, pourrait être, en somme, tempéré par l'usage d'un « moi », qui n'est pas forcément haïssable — c'était, bien sûr, l'opinion de Sacha Guitry —, en dépit d'une formule venue d'un tréfonds d'hypocrisie littéraire, et en ce sens que le sujet inépuisable gagnerait éventuellement couleur et vie dans la mesure où l'éphémère commentateur se contenterait, s'écartant des idées générales et sans crainte d'utiliser cette première personne du singulier de si mauvais aloi, d'enregistrer bonnement, à l'occasion d'un événement inaltérable, des réactions personnelles et fugitives.

(1) M. le Premier Président Guary.

(2) M. le Procureur Général Malaval.

★ ★

Sans plus de précautions oratoires, je vous avouerai donc, tout d'abord, que j'ai bien failli vous entretenir de Cicéron.

Non que j'aie, pour notre illustre confrère, un attachement particulier. Au contraire. Cet homme, avec sa dignité et ses dignités, a empoisonné bien des heures de notre jeunesse lycéenne que nous eussions préféré consacrer au journal « L'Épatant », où, pour cinq centimes d'alors, nous trouvions « Les aventures des Pieds Nickelés », lecture que nous jugions assez agréablement canaille. sans nous douter que, dans notre âge mûr, de respectables éditeurs proposeraient à nos méditations vespérales ce qu'ils appellent « le chef-d'œuvre de Louis Forton ».

Mais, ayant été quelquefois accusé de retarder d'un siècle ou plus, il ne m'aurait pas été désagréable de rétrograder carrément de deux millénaires, pour retrouver, sans effort, sous la toge romaine des sujets d'une brûlante actualité.

C'est Montherlant qui m'a détourné de ce funeste projet. Sortant de la représentation de son étonnante « Guerre civile » au théâtre de l'Œuvre, je constatai que l'acrobate de Pharsale y était fort malmené.

Doit-on se fier aux auteurs dramatiques, ces illusionnistes ? J'ai interrogé Plutarque, traduit par Amyot, qui m'a répondu, sur le comportement de notre homme après qu'il eut quitté Rome, où César était de retour, pour rallier, en Albanie, le camp adverse : « Ordinairement il ravalait et faisait les préparatifs de Pompée petits, et il trouvait mauvaises toutes leurs délibérations, ce qui le rendait suspect ; et si ne se pouvait pas tenir de laisser échapper toujours quelque mot de risée et de moquerie encontre ceux de son parti, combien que lui-même n'eût aucune envie de rire ; car il allait par le camp triste et pensif, mais il disait toujours quelque brocard qui faisait rire les autres, encore qu'ils en eussent aussi peu de volonté que lui. »

Plutarque aurait-il menti ? Je me suis adressé à Cicéron lui-même, qui par le truchement de ses « Epîtres », ne m'a pas caché son point de vue de l'an 48 av. J.-C. : « De quel côté me dois-je tourner ? Pompée a bien la meilleure et la plus honnête cause de faire la guerre, mais César conduit mieux son affaire et se gouverne mieux pour s'assurer, lui et les siens ; de sorte que j'ai bien qui fuir, mais non pas à qui recourir. »

Mes chers confrères, je ne pouvais pas, au tournant où nous sommes arrivés, vous offrir en modèle un opportuniste manquant à ce point de caractère.



Néanmoins, je ne m'éloignerai pas outre mesure des envolées des « Catilinaires » puisque je compte vous soumettre quelques réflexions sur la Parole, « parmi les arts, le plus décevant de tous », de l'avis même de M^e Maurice Garçon.

« Au commencement était le Verbe ». Mais, par une troublante coïncidence, il se trouve que le texte sacré est, de nos jours, quelque peu mis en veilleuse. A l'opposé, comme elle est toujours en honneur, et en vigueur, la sauvage prescription de Verlaine : « Prends l'éloquence et tords-lui son cou ». A tel point qu'on ne sait plus par où appréhender ce malheureux volatile, depuis longtemps disloqué jusqu'au bréchet !

Entendez-vous, avocats, la voix du xxi^e siècle vous dire : « Sois n'importe quoi, scribe, comptable, polyglotte, fonctionnaire, agent d'affaires, mais surtout pas orateur » ?...

La mode peut être irritante. Devant ses caprices, il ne convient ni de s'incliner dévotement, ni de s'insurger naïvement.

Nous allons donc considérer d'un œil froid ces dogmes de l'accélération qui semblent aujourd'hui mettre en danger quiconque prend la parole.

A en croire Plaute, « les hommes libres marchent à pas comptés, il n'y a que les esclaves pour s'essouffler ».

De « l'homme pressé », que dire après Paul Morand ? Il attend « un paradis où les omnibus partent et où les femmes arrivent à l'heure, où les discours tiennent en dix mots, où les effets et les causes se suivent la main dans la main, où l'alpha télescope l'oméga ».

Or, nos contemporains sont gens pressés. Ils trouvent la mort, en majeure part, dans des accidents de l'appareil circulatoire dont l'étiologie relève de la vie trépidante et surmenée qui est la leur, ou dans des accidents de la circulation où ils se ruent de toute leur vitesse, acquise à chers deniers. Etranges créatures qui se font une joie quotidienne de courir ainsi au trépas.

Ne nous étonnons pas, en conséquence, si, dans le secteur de nos activités, nous sentons la piqure de cet aiguillon. Il se nomme, pour nous, « accélération du cours de la Justice ».

Le justiciable appelle de tous ses vœux, paraît-il, les argumentations condensées, la solution rapide, la décision-éclair. Eh bien, on s'efforcera de le satisfaire. Non sans s'amuser un brin, au passage, de cette fureur de rendements en temps record.

Pour qui pratique la philosophie de l'Histoire — mais qui songerait à relire Vico ou Declaretuil ? — il y a moins un bond en avant qu'un retour en arrière.

Elle était prompte, jusqu'à être « expéditive », la justice seigneuriale. Le Capétien et ses légistes se sont appliqués à dresser des obstacles devant les impatiences féodales ou la stricte application de la règle écrite. Et, au XVIII^e siècle encore, philosophes et chanceliers ouvraient la voie à des ordonnances, coups de frein et non d'accélérateurs, destinées par la mise en place de barrières procédurières, que l'on peut bien appeler « chicanes », à protéger le patient en mal de procès contre la hâte excessive des guérisseurs.

Nos aïeux ont lutté pour ce ralentissement ; leur progéniture imprudente veut-elle voir s'engager, au stade Thémis, une course de vitesse ?

« Quousque tandem ? » grogne dans son coin notre Cicéron délaissé.

Il faut compter, en effet, avec l'infinie patience du temps, avant de fixer un « sens de l'Histoire ». Et Giraudoux notait, dans « Les aventures de Jérôme Bardini » : « Le temps et l'espace s'accordent admirablement pour retenir l'homme qui s'évade ». Il en va de même pour l'homme qui se réforme.

Je songe à une historiette que François Périer se plaisait à conter.

Elle se situe bien au-delà de l'an 2000. Le théâtre est mort depuis longtemps. Tué par les week-ends interplanétaires. Et aussi par le perfectionnement de ces machines qui portent le spectacle à domicile. Son, musicalité, couleur, relief, tout y est. Même les sensations olfactives. Ceci pour clouer le bec à quelques attardés, amoureux de cirque ou de music-hall, qui s'obstinaient à prétendre que rien ne peut remplacer l'odeur de la peau moite sous les fards ou celle de la sciure avec ses relents de fauves. Au quarantième étage d'un vaste immeuble, au-dessous de la terrasse où se posent les engins volants familiers qui ont remplacé les grossiers hélicoptères de jadis, quelques jeunes gens sont réunis, et ils s'ennuient, ce qui peut arriver en tout siècle. Un garçon a l'idée d'ouvrir un de ces casiers en métal complexe où l'on conserve indéfiniment, la mite étant promue au rang d'animal préhistorique, étoffes et documents. Il en retire d'antiques vêtements, de la période yé-yé ou beatnic. Il commence à s'en affubler, il déambule en gesticulant, en déclamant n'importe quoi, propre à exprimer l'amour ou la haine, la curiosité ou la frayeur. Une fille, promptement déguisée à son tour, ne tarde pas à lui répondre, sans même savoir qu'elle « donne la réplique ». Le théâtre recommençait...

Il en sera peut-être ainsi, un jour, pour l'éloquence judiciaire, ou parlementaire, présentement si dédaignées, quand le public sera écoeuré de simplifications dangereuses et de concision excessive...

Mais nous n'en sommes pas encore là, et, en attendant, il faut s'adapter ou périr.



Les recommandations du Bâtonnier qui vont suivre seront-elles en contradiction avec les confidences du « moi » qui les ont précédées ?

Voyez-vous, jeunes confrères, ma génération a connu elle aussi la nécessité de modifier la plaidoirie de ses aînés. Savantes constructions aux développements ordonnés, scintillements de l'érudition ou de l'esprit, qui brillaient encore au début du siècle, nous avons dû y renoncer, pour devenir plus directs et plus précis. Or, voici que nous sommes encore trop longs. Nul ne saurait nier, dans le mouvement actuel des affaires, l'obligation impérieuse qui nous est faite, de limiter à l'extrême nos explications. Se soumettre volontairement à cette fatalité, c'est, je crois, sauver l'oralité des débats. Refuser une nouvelle métamorphose serait provoquer, du dehors, des réformes qui risqueraient d'être méchantes. Bien rares sont, aujourd'hui, les dossiers méritant plus d'un quart d'heure de commentaires, et combien devraient être traités en cinq minutes... Ai-je blasphémé, pouvez-vous craindre que je vous entraîne à une sorte de démission ? Je vous propose, au contraire, un tâche exaltante. A la conférence ou à la dissertation de nos pères, à nos exposés encore analytiques, on vous offre de substituer une synthèse dépouillée, claire, nerveuse, percutante, qui aidera vos juges, sans les lasser. N'oubliez pas qu'ils ont fait, eux aussi, avant de vous entendre, au moins une bonne partie de l'étude à laquelle vous vous êtes livrés et dont vous allez tirer vos conclusions. Nous ne sommes plus au temps où les prouesses verbales des uns secouaient la somnolence des autres. Je vous dirais volontiers, m'inspirant de la formule de Chénier : sur des rythmes neufs, brefs et vifs, refaites la plaidoirie éternelle. Elle sera, j'en conviens, plus difficile que par le passé, mais quel passionnant exercice...

Aux mérites de la brièveté se juxtaposent ceux de la simplicité. A vrai dire, l'une est le corollaire de l'autre. On perd du temps à la recherche d'un « effet », ou à polir des phrases ampoulées. Or parler simplement, c'est parler clairement, aller droit au but, sans sombrer pour autant dans la fadeur ou le négligé.

Quant Théophile Gautier veut laisser entendre qu'il n'a pas voulu s'intéresser aux événements de Quarante-Huit, il ne se perd pas en digressions sur l'engagement ou le non-engagement. Il écrit :

« Sans prendre garde à l'ouragan
Qui fouettait mes vitres fermées
Moi, j'ai fait « Emaux et Camées ».

Quand Mistral dédie, avec quelle sobriété, sa « Mireille » à Lamartine, poète parfois émouvant mais parfois verbeux, il donne involontairement une leçon à ce maître admiré :

« Te counsacro Mireio : es moun cor et moun amo ;
Es la flour de mis an ;
Es un rasin de Crau qu'emé touto sa ramo
Te porge un paisan. »

Nous pourrions célébrer cette année un centenaire, celui d'une toile du jeune Renoir, « Le cabaret de la mère Anthony ». Regardez-la bien et vous prendrez vos distances avec les floritures.

S'il convient de fuir l'emphase ou la grandiloquence, il faut éviter le pédantisme, le vain étalage d'érudition. Se rappeler cet homme qui, souhaitant qu'on connût la profondeur de ses méditations, disait à Alfred Capus : « Mon cher, tout est dans tout. » Il reçut cette sèche réponse : « Et réciproquement. »

Au Mont des grandes rencontres, il faut toujours trois déesses. Après avoir sacrifié à l'ensorcelante Brièveté et à la sage Simplicité, je voudrais glisser le los de la sévère Ponctualité. S'exprimer tout uniment, savoir abréger, oui. Mais aussi, être exact. Ce sont les trois aspects d'un même problème. Tous, dans cette maison, nous avons faire face à un emploi du temps abominablement surchargé. Comment en sortir si l'on méprise l'horaire ? Etre à l'heure, c'est l'intérêt évident de chacun. C'est aussi, on ne l'apprendra à personne, une question de convenance.

L'homme charmant — et si simple — qu'est le duc de Lévis-Mirepoix a eu le courage d'écrire, voici trente ans, un livre sur « La Politesse ». On y trouve ceci, au chapitre de l'inexactitude : « Beaucoup de gens, par une feinte assez habile, cherchent à donner à ce défaut, si gênant pour les autres, un air d'élégance. La politesse ayant pour objet principal de ne point importuner autrui, l'inexactitude est la forme la plus fréquente de l'inconvenance qu'on inflige à son prochain. »

Je sais qu'à l'accoutumée chaque camp du Palais renvoie la balle à l'autre. « Ils » n'y sont pas, pourquoi y serais-je ? Malheureusement beaucoup sont ponctuels, des deux côtés de la barre, et la désinvolture de quelques-uns est fort désobligeante pour la civilité des plus pressés, dont le nombre est moins réduit qu'on voudrait nous le faire croire.

★★

Mes jeunes confrères, que j'imagine soupirant, « eh bien, en dépit de l'exorde nous les aurons eus, les conseils d'usage », laissez-moi revenir sur la comparaison de votre sort et du nôtre.

En vérité, je vous envie, et pas seulement d'avoir 20 ans.

M. le bâtonnier Dutot, dès 1964, vous invitait à l'orgueil. Combien j'ai approuvé son opportune exhortation. Je vous convie, moi aussi, à un festival de bel orgueil pur.

Parce que vous avez la chance d'arriver parmi nous précisément au moment où la profession est le plus furieusement décriée, et se trouve de toute part menacée.

Je vous envie parce qu'il y a une quarante d'années, quand nous faisons notre entrée en ces lieux, la bourgeoisie se délectait à y voir ses fils avocats. Si bien que ceux d'entre eux que tourmentait plus ou moins le démon de l'anticonformisme, trouvaient un peu gênante cette ruée, et se prenaient à rêver d'autres états : poète, peut-être, ou soldat, ou prêtre, ou aventurier ?... Mais aujourd'hui, l'aventure, pour vous, est au coin du Palais, et c'est à la fois une reconstruction intellectuelle, un sacerdoce et un combat qui vous attendent.

Aujourd'hui ou naguère . « Rêveuse bourgeoisie » n'a cure d'idéalistes, mais elle ne se soucie plus de couvrir des juristes ; il lui faut des ingénieurs et des technocrates. L'hostilité de gens mis véritablement en condition réduit votre nombre. Le champ est dégagé. A vous d'y entrer, résolument et fièrement, de nous continuer, et de nous dépasser.

Vous connaîtrez des heures de lassitude et de doute. Les comptes rendus de la Cour d'assises de la Seine, dont nous avons été comblés, il y a quelques semaines, n'étaient pas pour vous encourager. C'est un fait d'expérience qu'en tous pays, dans les trop grandes cités surpeuplées, où l'on revient inconsciemment à la loi de la jungle, où les promiscuités les plus redoutables semblent entrées dans les mœurs, les auxiliaires de la justice trébuchent parfois. Le public, le nôtre plus que tout autre, aime la bassesse, le scandale et les généralisations hâtives. Ne vous laissez pas impressionner par ce troupeau écervelé et dénigreur.

Vous aurez aussi de bons moments. Quand vous vous serez beaucoup fatigué, sans rétribution aucune (cela n'arrive pas qu'aux jeunes, croyez-moi) pour la préparation d'une cause qui vous tenait à cœur, et que vous lirez, à l'heure du repos, dans quelque chronique imbécile, que vous ne songez qu'à extorquer des sommes mirifiques ou que vous sabotez l'assistance judiciaire parce que vous estimez trop maigres les émoluments que vous donnerait l'Etat pour ce service, alors, vous gardant de l'exaspération inutile, vous éclaterez de rire, de ce rire qui peut être énorme — et vainqueur.

Si vous escomptez les gains fabuleux de je ne sais quel tiercé dans l'ordre judiciaire, si vous supputez les profits de confortables sinécures, si vous êtes tentés par les alléchants appointements de

début dans les grandes entreprises fleurant bon le pétrole ou autres produits chimiques, passez votre chemin.

Mais si vous pensez que la liberté d'esprit, la sauvegarde de certaines valeurs morales en péril, la défense de l'homme-individu valent de se dépenser sans compter — dans tous les sens du terme — alors venez : nous vous attendions.

Ensemble, nous relirons ce texte d'Henri Clouard, bon historien de la littérature française :

« A quelles catastrophes ne court pas une société fondée sur la jouissance généralisée, la multiplication des besoins, l'orgueil de l'argent ? Une société à laquelle est inculquée le culte fanatique de la science, une société qui s'entasse de plus en plus dans les villes, qui met au-dessus de tout le progrès matériel à peine tempéré par des vellétés de communion humaine ? »

★

★

L'usage, à chacune de nos rentrées solennelles, est de terminer par l'évocation des confrères disparus dans l'année écoulée et de leur demander des leçons. Après s'être perdu peu ou prou dans les théories, on en revient ainsi à la pratique. Le rite serait vain s'il s'agissait, arbitrairement, de parer nos morts de toutes les qualités. Mais, réellement, il n'en est guère qui n'ait à nous donner un exemple et un enseignement.

De M^e Charles Catugier, nous n'oublierons ni la stature ni le sourire.

Stature est pris ici au sens propre comme au sens figuré. De haute taille et de large carrure, notre confrère est venu parmi nous après les vicissitudes de la dernière guerre mondiale. Ce débutant, un peu plus mûr qu'il n'est d'usage, ce bon géant sympathique, allait rapidement se frayer un chemin, et se placer aux tout premiers rangs. Et voilà l'exemple, et voilà la leçon : le goût, la passion du travail, à quoi rien ne résiste. Celui que nous avons perdu prématurément fut un travailleur acharné. Sur le terrain du labeur, il s'est livré à de véritables performances, qui n'étaient pas sans risques, en dépit de la force singulière qu'il pouvait mettre en œuvre. Et sur le plan moral, pour l'accomplissement de tous ses devoirs d'homme, c'était le même effort opiniâtre, sans défaillance ni relâchement.

Les siens le savent, mieux que personne, et plus particulièrement ce fils, que nous espérons voir bientôt parmi nous.

Quant à son sourire, il a éclairé nos réunions, nos propos de couloirs, notre tâche quotidienne. Un sourire de commande ou de circonstance, c'est peu de chose. Mais quand cette lumière du visage est de tous les instants, c'est comme un trésor de gentillesse

largement prodigué. Tous nous aurons eu, au fil des jours, notre part de l'aubaine.

Jusqu'au moment où nous avons appris, avec une soudaineté déconcertante, que cette flamme qui brillait la veille encore venait de s'éteindre, que ce cœur que l'on eût cru infatigable, avait cessé de battre, après quarante-quatre ans de généreuses pulsations.

Je me suis souvenu, en cet instant, de quelques heures de retraite passées naguère avec un groupe d'intellectuels, dans une atmosphère de nature accueillante et de paix religieuse. M^e Catugier était des nôtres, et ses propos d'alors me revenaient en mémoire, apportant apaisement et consolation.

J'ai pensé, pour rapide et brutal qu'ait été le trait de la mort, qu'elle n'avait pu surprendre celui qui avait gardé les armes de la foi et s'endormait, à son tour, « entre les bras de l'Espérance et de l'Amour ».

★ ★

Le 26 octobre dernier, par une matinée où l'automne souvent clément sous notre ciel, découvrait son hostilité, j'ai eu la tristesse infinie, dans des conditions difficiles, d'adresser à M. le bâtonnier Dupeyron, un dernier adieu. J'ai essayé d'exprimer, en quelques mots, le deuil de notre Ordre et notre chagrin commun. Je ne me sens pas la force d'en dire plus long aujourd'hui sur ce sujet. Selon la tradition, dont il fut un des tenants les plus authentiques, l'éloge funèbre du bâtonnier Dupeyron sera prononcé à la prochaine rentrée solennelle de la Conférence du Stage.

Il est pourtant nécessaire de faire connaître sans plus attendre une manifestation d'outre-tombe d'une bonté et d'une solidarité professionnelle qui ne se seront jamais démenties. Par une disposition de son testament notre ancien bâtonnier a légué à l'Ordre une somme qui lui permettra « d'aider ou encourager un jeune avocat à ses débuts ». Le prix Henri-Dupeyron sera attribué pour la première fois en 1967.

★ ★

Après avoir évoqué nos peines, qu'il me soit permis de faire une allusion à nos joies. On les a si magistralement campées devant vous l'an dernier que je n'aurai garde de tenter une nouvelle esquisse. Elles tiennent d'ailleurs en un mot : l'amitié.

Sous cet angle, il m'est doux de rappeler que notre confrère M^e Edouard Timbal a été promu officier dans l'ordre national du Mérite. Ceux qui connaissent les brillants états de service du lieutenant Timbal au cours de la dernière guerre mondiale ne seront pas surpris de cette récompense, qui s'ajoute à la Légion d'honneur, décernée comme elle à titre militaire.

Nous tous, qui entourons de notre affection respectueuse et reconnaissante M. le bâtonnier Timbal — retenu à Paris en ce jour — nous unissons l'image du père à celle du fils, tous deux dignes d'une devise qui pourrait être : « courage et honneur ».

Il me reste à remplir l'agréable devoir de remercier les hautes personnalités qui ont bien voulu répondre à notre invitation et nous faire l'honneur de leur présence.

Dans sa séance du 4 juillet 1966, le Conseil de l'Ordre a décidé d'attribuer le prix Ebelot (médaille d'or) à M^e Louis Montamat, chargé de la dissertation. Il a choisi le sujet suivant : « Montesquieu et la nature des choses ».